GUADIANA MENOR, rivière d'Espagne, prov. de Jaen, formée par la réunion de la Barbata et du Guadix, à 40 kilom. N.-O. de Baza. Elle coule au N.-O. et se jette dans le Guadalquivir, par la rive gauche, à 7 kilom. E. d'Ubeda, après un parcours d'environ 13 kilom.

GUADINE s. f. (gua-di-ne — rad. *gade*). Chim. Corps gras trouvé dans l'huile de foie de morue, où il est mélangé avec la margarine, l'oléine et d'autres substances.

GUADIX, l'*Acci* des Romains, ville murée d'Espagne, province et à 60 kilom. N.-E. de Grenade, sur la petite rivière de son nom; 10,129 hab. Evêché suffragant de Grenade. Fabriques d'étoffes de soies, toiles à voiles, salpêtre, armes, fonderie; commerce de soie, de lin, de laine et de céréales. Guadix a conservé quelques vestiges de ses anciennes défenses, et entre autres d'une forteresse maure, l'Alcazaba, bâtie sur une éminence d'où l'on découvre un point de vue magnifique. On remarque à Guadix quelques vieux palais flanqués de tours carrées, un séminaire, un hôpital fondé par les rois catholiques; un hospice qui remonte au règne de Charles III, et une belle cathédrale bâtie au XIIIe siècle, sur l'emplacement occupé par la mosquée arabe. A 7 kilom. de Guadix se trouvent les sources ferrugineuses et sulfatées de Graena. Les unes sont froides, les autres chaudes; on les emploie avec succès contre les rhumatismes, les maladies nerveuses et cutanées. Ces eaux étaient célèbres et très-fréquentées du temps des Arabes.

GUADUAS, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, département de Cundinamarca, à 68 kilom. N.-O. de Santa-Fé-de-Bogota, près de la Magdalena; 3,600 hab. Commerce de riz, de café, de sucre, d'oranges et de fruits.

GUADUE s. f. (goua-dû). Bot. Syn. de BAMBOU, genre de graminées.

GUAFFINUM s. m. (goua-fi-nomm). Crust. Espèce de crustacé des côtes du Brésil, appartenant probablement au genre guaia.

GUAGNINO (Alexandre), historien, né à Vérone en 1548, mort à Cracovie en 1674. Il prit du service en Pologne, et se conduisit, pendant les guerres de Livonie, de Moldavie et de Russie, avec un courage qui lui valut d'être naturalisé Polonais et nommé commandant de la forteresse de Witepsk. Guagnino est l'auteur des ouvrages suivants : *Rerum Polonicarum libri III* (Francfort, 1584); *Gesta præcipua tyrannisque ingens monarchiæ Moscoviæ nuper perpetrata* (Spire, 1581); *Sofficiente e vera discrettione de tutte le regione al monarca di Moscovia soggette*, ouvrage d'un haut intérêt, qui a été traduit en latin sous le titre de *Sarmatiæ Europææ descriptio* (Cracovie, 1578), en polonais, en bohême. Ce travail est aussi remarquable par l'exactitude des faits que par l'élégance du style.

GUAGNO, village et commune de France (Corse), cant. de Soccia, arrond. et à 71 kilom. N.-E. d'Ajaccio; 936 hab. Les sources thermales, au nombre de deux, ont été réunies en une seule à leur point d'émergence. La température des eaux est de 41°. Ces eaux sont sulfurées, sodiques; elles s'emploient avec succès contre certaines affections cutanées, telles que l'eczéma et ses différentes formes, contre les rhumatismes simples ou articulaires, et les névralgies sciatiques, etc. On les admistre en boisson, en bains et en douches. L'établissement thermal se compose de trois corps de bâtiment, près desquels s'élève un hôpital militaire recevant, par année, 300 à 400 malades. Beaux pâturages; fabrication d'excellents fromages.

GUAGUA, ville de l'Océanie, dans l'île de Luçon, sur la petite rivière de son nom; 8,600 hab. Fabriques de toiles. Commerce de riz, de sucre et de maïs. Belle église paroissiale, et tribunal.

GUAHEX s. m. (goua-èks — mot arabe). Un des noms du zébu ou petit bœuf à bosse.

GUAIA s. f. (goua-ia — du gr. *guaia*, amarres). Crust. Genre de décapodes brachyures, dont l'espèce type habite la mer des Antilles : *La* GUAIA *ponctuée*.

GUAÏACANÉ, ÉE adj. (goua-ia-ka-né — du lat. *guaiacum*, gaïac). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre gaïac.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre gaïac, et qui correspond à peu près à celle des ébénacées.

GUAÏACOL s. m. (goua-ia-kol — rad. *guaiacum*). Chim. Corps oxygéné qui prend naissance en même temps que le gaïacène et la pyroguaïacine dans la distillation sèche de la résine de gaïac.

— **Encycl.** I. PRÉPARATION. L'huile qui provient de la distillation sèche de la résine de gaïac contient du gaïacène, du *guaïacol* et de la pyroguaïacine. On sépare d'abord le gaïacène, le plus volatil de ces trois produits; le *guaïacol* passe ensuite. Pour le purifier, le meilleur procédé consiste, d'après Völckel, à le dissoudre dans une solution aqueuse très-concentrée de potasse, qu'on fait bouillir jusqu'à ce que les vapeurs d'eau n'entraînent plus de gouttes huileuses, et à décomposer ensuite la liqueur alcaline par l'acide sulfurique employé en quantité telle que la potasse soit presque complétement neutralisée sans l'être cependant tout à fait. Une huile se sépare, que l'on décante et sur laquelle on répète encore une fois la précédente opération. On dessèche le *guaïacol* ainsi obtenu sous le récipient de la machine pneumatique, au-dessus d'un vase rempli d'acide sulfurique.

— II. PROPRIÉTÉS. Le *guaïacol* est une huile incolore d'une densité de 1,119 à 22°, selon Sobrero, et de 1,125 à 16°, selon Völckel. Il a une odeur assez faible qui, cependant, rappelle la créosote; sa saveur est piquante, poivrée et assez analogue à celle des clous de girofle. Il bout à 210°, suivant Sobrero, et à 205°, suivant Völckel. Il ne rougit pas le tournesol. Il brûle avec une flamme fuligineuse. L'acide azotique, même très-étendu, l'attaque violemment à la température ordinaire en formant de l'acide oxalique et une résine brune. Avec le chlore et le brome, il donne des produits cristallisables. Sous l'influence de l'oxyde d'argent, il ne fournit aucun corps acide. Cette propriété le distingue du furfurol dont on aurait pu, d'après sa formule, le croire l'homologue. Le furfurol donne, en effet, de l'acide pyromucique lorsqu'on le traite par l'oxyde d'argent.

Le *guaïacol* est peu soluble dans l'eau. L'alcool le dissout aisément. Ses solutions alcooliques réduisent les sels d'argent et d'or à l'état métallique et ramènent les sels cuivriques et les sels ferriques à l'état de sels ferreux ou cuivreux. La potasse dissout facilement le *guaïacol*. Ce corps se combine d'ailleurs avec d'autres bases encore et forme avec elles des sels cristallisables qui noircissent lorsqu'on les expose à l'air humide. Il ne décompose pas les carbonates.

— III. COMPOSITION. On a émis plusieurs hypothèses relativement à la composition du *guaïacol*. D'après les analyses de Völckel, il renfermerait 68,9 pour 100 de carbone, 6,4 d'hydrogène et 24,7 d'oxygène; d'après Sobrero, 68,7 de carbone, 6,8 d'hydrogène et 24,5 d'oxygène. Völckel déduisait de ses analyses la formule $C^{15}H^{0}O^{4}$, et Sobrero la formule $C^{15}H^{9}O^{4}$ (C = 6, O = 8, H = 1). Deville et Pelletier ont proposé la formule beaucoup plus probable $C^{14}H^{8}O^{4}$, laquelle, traduite dans notre notation, devient $C^{7}H^{8}O^{2}$. Cette dernière, que l'on adopte aujourd'hui, exigerait 67,74 de carbone et 6,45 d'hydrogène. Elle concorde aussi très-bien avec la densité de vapeur du *guaïacol* que MM. Deville et Pelletier ont déterminée. L'expérience a donné, en effet, pour cette densité, 4,49, et le calcul exige 4,30.

Suivant Hlariwest, le *guaïacol* ne serait point un composé défini, mais un mélange de deux composés homologues répondant l'un à la formule $C^{7}H^{8}O^{2}$, et l'autre à la formule $C^{8}H^{10}O^{2}$. En agitant cette huile avec de l'ammoniaque concentrée ou en dirigeant à travers un courant de gaz ammoniac, Hlariwetz a obtenu un produit cristallin. Ce produit, pressé, dissous à chaud dans l'éther et soumis dans un vase hermétiquement fermé à l'action d'une solution alcoolique de potasse, a fourni des cristaux qui ont pour formule $C^{16}H^{19}KO^{4}$ ou $C^{8}H^{9}KO^{2}$, selon la quantité de potasse employée. On peut encore préparer le dernier de ces sels en agitant le *guaïacol* brut avec de l'ammoniaque aqueuse modérément concentrée, décantant l'huile insoluble, le lavant plusieurs fois à l'eau, le rectifiant à plusieurs reprises, le dissolvant finalement dans son volume d'éther et ajoutant à la liqueur un léger excès de potasse alcoolique aussi concentrée que possible.

En décomposant ce sel de potasse par un acide, on obtient une huile incolore d'une odeur agréable, dont le point d'ébullition varie de 203° à 230°. La portion qui distille entre 205° et 210° a une densité de 1,117 à 13°, et correspond approximativement à la formule $C^{7}H^{8}O^{2}$. La portion qui passe entre 216° et 218° a une densité de 1,116, et sa composition correspond à celle d'un mélange des deux corps $C^{7}H^{8}O^{2}$ et $C^{8}H^{10}O^{2}$. Enfin, le produit qui distille entre 219° et 220° a une densité de 1,089 et une composition qui s'accorde avec la formule $C^{8}H^{10}O^{2}$.

La proportion dans laquelle les deux produits que nous venons de décrire sont mélangés varie avec la nature de la résine à l'aide de laquelle on a préparé le *guaïacol*. Le composé $C^{8}H^{10}O^{2}$ existe aussi dans la créosote de bois, comme nous l'avons déjà vu. V. CRÉOSOTE.

— IV. FONCTIONS CHIMIQUES. Les deux produits $C^{7}H^{2}O^{8}$ et $C^{8}H^{10}O^{2}$, dont le mélange constitue le *guaïacol*, sont homologues, par leur formule, du furfurol $C^{5}H^{4}O^{2}$, mais ne le sont nullement par leurs fonctions. Le furfurol est l'aldéhyde de l'acide pyromucique, acide en lequel il se transforme facilement sous l'influence de l'oxyde d'argent. Les deux corps qui existent dans le *guaïacol* ne peuvent pas être considérés comme des aldéhydes, puisque, dans aucun cas, ils ne fournissent d'acides en s'oxydant. Peut-on, en se fondant sur la propriété qu'ils possèdent de former des sels en réagissant sur les bases, les considérer comme des acides? Pas davantage, puisqu'ils ne renferment que 2 atomes d'oxygène et qu'il n'y a pas d'acide qui renferme moins de O^{4}. Il ne reste donc qu'une seule classe de corps au nombre desquels on puisse ranger les composés qui nous occupent, ce sont les phénols. Les phénols, en effet, comme les acides, font la double décomposition avec les bases et fournissent de véritables sels. Pour mettre hors de doute la nature phénique de ces corps, il faudrait les soumettre à la belle réaction de MM. Kolbe et Lautemann, c'est-à-dire les traiter simultanément par le sodium et l'anhydride carbonique. Si ce sont des phénols, ils doivent tous deux fixer CO^{2} dans ces conditions et se transformer, le premier en acide crésotique $C^{8}H^{8}O^{3}$, et le second en acide phlorétique $C^{9}H^{10}O^{3}$. Il est probable que le produit $C^{7}H^{8}O^{2}$, renfermé dans le *guaïacol*, est simplement isomérique avec l'hydrate de crésyle, et que, par suite, il fournirait, non le véritable acide crésotique, mais un des nombreux isomères que la théorie fait prévoir pour cet acide.

GUAÏACUM s. m. (goua-ia-komm). Bot. Nom scientifique du genre gaïac.

GUAÏARÉTATE s. m. (goua-ia-ré-ta-te — rad. *guaïarétique*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide guaïarétique avec une base.

GUAÏARÉTIQUE adj. (goua-ia-ré-ti-ke — de *guaïacum*, et du gr. *retinê*, résine). Chim. Se dit d'un acide qui est le principe constituant cristallisable de la résine de gaïac. ‖ On dit aussi GUAÏACIQUE.

— **Encycl.** L'acide *guaïarétique*, ou principe constituant cristallisable de la résine de gaïac, s'élève, suivant Hlariwetz, à la proportion des $\frac{9}{10}$ du poids de la résine brute. Sa formule paraît être $C^{20}H^{26}O^{4}$. Thierry est le premier qui ait étudié la résine de gaïac avec soin. En traitant l'extrait alcoolique de la résine de gaïac par l'eau de baryte, précipitant la baryte par l'acide sulfurique, concentrant la liqueur filtrée jusqu'à consistance sirupeuse, dissolvant le sirop dans l'éther et laissant évaporer, il avait obtenu des masses en choux-fleurs que la sublimation transformait en magnifiques aiguilles semblables à celles de l'acide cinnamique ou de l'acide benzoïque. Ces aiguilles, très-solubles dans l'éther, avaient été nommées par Thierry *acide guaïacique*. Deville leur donna la formule $C^{6}H^{8}O^{3}$ et découvrit qu'à la distillation sèche elles se scindent en anhydride carbonique et gaïacène

$$\underset{\text{Acide guaïacique.}}{C^{6}H^{8}O^{3}} = \underset{\text{Anhydride carbonique.}}{CO^{2}} + \underset{\text{Gaïacène.}}{C^{5}H^{8}O}$$

Hlariwetz, en traitant l'extrait alcoolique de la résine de gaïac par la potasse et en décomposant la solution par l'acide chlorhydrique, a obtenu une résine colorée. Celle-ci cristallise dans l'alcool en aiguilles ou en écailles d'un éclat nacré et d'une agréable odeur de vanille. Il paraissait assez probable que ce produit est identique avec l'acide guaïacique de Thierry. Toutefois, de nouvelles et plus complètes investigations entreprises sur ce sujet par Hlariwetz et Gilna ont montré que ce corps répond à la formule $C^{20}H^{26}O^{4}$. Par suite, ces chimistes le considèrent comme différant du corps de Thierry et le désignent, pour le distinguer, sous le nom d'acide *guaïarétique*.

— I. PRÉPARATION. Pour préparer l'acide *guaïarétique*, on fait bouillir la résine de gaïac pulvérisée avec un lait de chaux, pendant une demi-heure, et l'on épuise le résidu insoluble par l'alcool, dans un appareil à déplacement. La solution alcoolique est ensuite évaporée, et le résidu dissous dans une lessive de soude chaude de 1,3 de densité. Par le refroidissement, il se dépose un sel sodique. On purifie ce sel en le faisant cristalliser à plusieurs reprises au sein d'une lessive de soude, et l'on décompose enfin la solution par l'acide chlorhydrique. L'acide *guaïarétique* se dépose. On achève de le purifier en le faisant cristalliser à plusieurs reprises soit dans l'alcool, soit dans l'acide acétique concentré.

— II. PROPRIÉTÉS. L'acide *guaïarétique* est cassant; il cristallise en groupes d'aiguilles concentriques, qui n'ont ni odeur ni saveur; il est inaltérable à l'air et fond entre 75° et 80°. L'alcool, l'éther, l'acide acétique chaud, le sulfure de carbone et la potasse étendue chaude le dissolvent. Quant à l'ammoniaque, non-seulement elle ne le dissout pas, mais encore elle le précipite, comme la silice, de sa dissolution dans la potasse. Le sesquichlorure de fer colore en vert d'herbe la solution alcoolique. L'eau de chlore ne la colore ni en vert ni en bleu, et son émulsion aqueuse n'est pas non plus colorée en bleu par l'acide azotique. Le principe immédiat qui, dans la résine de gaïac, se colore en bleu sous l'influence des oxydants, n'est donc pas l'acide *guaïarétique*.

Les solutions de l'acide *guaïarétique* sont lévogyres. A la distillation, l'acide *guaïarétique* passe en partie inaltéré et se décompose en partie avec production de pyroguaïacine et de guaïacol, dont le mélange donne une huile jaune.

— III. GUAÏARÉTATES. L'acide *guaïarétique* forme des sels neutres et des sels acides. Les guaïarétates alcalins sont cristallisables. Ceux des métaux alcalino-terreux et des métaux lourds sont des précipités amorphes. Les sels neutres ne sont stables qu'en présence d'un excès de base. Ils se transforment en sels acides et en base libre, lorsqu'on les fait bouillir avec de l'eau. Le sel barytique $C^{20}H^{24}Ba''O^{4}$ (à 160°) s'obtient par double décomposition, au moyen du guaïarétate potassique et du chlorure de baryum. Le sel potassique neutre $C^{20}H^{24}K^{2}O^{4} + 2H^{2}O$ ou $+ 3H^{2}O$, suivant les conditions dans lesquelles il a été obtenu, cristallise en écailles dans l'alcool et perd son eau de cristallisation à 100°. Le sel acide de potassium $C^{20}H^{25}KO^{4} + H^{2}O$ prend naissance lorsqu'on fait bouillir le sel neutre avec de l'alcool faible ou en ajoutant du carbonate de potasse à la solution alcoolique et dissolvant le précipité dans l'alcool faible. C'est un précipité cristallin, qui abandonne de l'eau à 120°. Le sel neutre de sodium

$$C^{20}H^{24}Na^{2}O^{4} + 2H^{2}O$$

forme des lames cristallines brillantes, qui deviennent anhydres à 120°. Le sel acide de sodium répond à la formule $C^{20}H^{25}NaO^{4} + H^{2}O$.

Hadelich a obtenu un sel de plomb renfermant $C^{20}H^{22}Pb''^{2}O^{4}$, ce qui lui a fait considérer l'acide *guaïarétique* comme tétrabasique.

— IV. DÉRIVÉS DE L'ACIDE GUAÏARÉTIQUE. *Acide bromoguaïarétique*. Cet acide a pour formule $C^{20}H^{22}Br^{4}O^{4}$. On l'obtient sous forme d'aiguilles incolores et peu agrégées, lorsqu'on verse goutte à goutte du brome dans du sulfure de carbone où l'on a fait dissoudre de l'acide *guaïarétique*. On continue les additions de brome jusqu'à ce que le liquide ait acquis une couleur brune; on évapore à siccité, on lave le produit avec de l'alcool froid et on le dissout dans l'alcool bouillant.

Le chlore donne un produit de substitution analogue, mais très-difficile à purifier. Le perchlorure de phosphore attaque également l'acide *guaïarétique*, en donnant une masse résineuse tenace et difficile à purifier.

GUAIASSA, type féminin de la comédie italienne. Ce personnage caractérise la femme du peuple de Naples; c'est un rôle purement napolitain; il descend en assez droite ligne de la Citeria des farces latines. La Guaiassa est une femme mûre et forte, qui ne marchande pas les mots; les soubrettes de Molière sont des bégueules auprès d'elle.

GUAICOUROS, nation indigène de l'Amérique du Sud. V. GUARANIS.

GUAIFER, prince de Salerne, mort en 880. Il succéda, en 862, à Adimar, qu'il renversa et jeta dans une prison. L'empereur Louis II ayant demandé la mise en liberté de ce dernier, Guaifer le lui envoya, après lui avoir fait crever les yeux pour le mettre dans l'impossibilité de remonter sur le trône. L'usurpateur fortifia et défendit avec succès Salerne contre les attaques des Sarrasins; il montra autant de sagesse comme administrateur que de courage comme homme de guerre, et eut pour successeur son fils Guaimar Ier.

GUAIMAR Ier, prince de Salerne, succéda en 880 à son père Guaifer. Vivement attaqué par les Sarrasins et craignant d'être trop faible pour résister, il se rendit à Constantinople (887) et demanda à l'empereur Léon VI de l'aider à défendre ses Etats. Celui-ci y consentit; mais, s'étant emparé de Bénévent en 891, il se tourna contre son allié et voulut étendre sa domination sur Salerne. Guaimar fit alors alliance avec le duc de Spolète et parvint à repousser les Grecs (896). L'année suivante, il passait la nuit dans le château d'Avellino lorsque le châtelain, qui avait à se plaindre de lui, lui fit crever les yeux pendant son sommeil. Cet attentat exaspéra Guaimar, et la violence de son caractère se changea en cruauté. Il commit alors de tels excès que ses sujets obligèrent son fils, associé au pouvoir depuis 893, à prendre seul les rênes de l'Etat et à enfermer Guaimar Ier *de mauvaise mémoire* dans le couvent de Saint-Maxime.

GUAIMAR II, dit **de Bonne mémoire**, prince de Salerne, mort en 933. Il succéda au précédent en 901. Il fit sans succès la guerre au prince de Bénévent, combattit les Grecs en Apulie, en 929, et laissa le pouvoir à son fils Gisolfe Ier.

GUAIMAR III, prince de Salerne de 994 à 1031. Il fut associé au pouvoir par son père Jean II en 988. Sans cesse en lutte avec les Sarrasins, qui menaçaient à chaque instant de s'emparer de ses Etats, il vainquit complétement les envahisseurs, en 1003, grâce à la brillante valeur de quarante chevaliers normands qui revenaient de la terre sainte. Guaimar combla d'honneurs et de présents ses libérateurs, leur fit les plus brillantes promesses pour les retenir auprès de lui, provoqua l'émigration des Normands en Sicile, en leur offrant des richesses et des terres, et attira ainsi les étrangers qui devaient par la suite fonder le royaume de Naples.

GUAIMAR IV, prince de Salerne, fils du précédent, mort en 1052. Il succéda à son père en 1031. Grâce aux Normands, il s'empara de la principauté de Capoue (1038), de la ville d'Amalfi, la plus riche et la plus commerçante de l'Italie, envahit le duché de Sorrente, la Calabre, l'Apulie, et éleva la forteresse de Squillace (1044). Mais, ayant mécontenté les Normands, qui se tournèrent contre lui, Guaimar perdit rapidement ses conquêtes, se vit contraint par l'empereur Henri III de restituer la principauté de Capoue à Pandolfe V (1047), et fut assassiné par des conjurés amalfitains, qui voulaient délivrer leur ville de sa domination. Guaimar eut pour successeur son fils Gisolfe II.

GUAINIER s. m. (ghè-nié). Bot. Autre orthographe du mot GAÎNIER.

GUAINUMBI s. m. (goué-noun-bi — nom brésil.). Ornith. Nom vulgaire des colibris et des oiseaux-mouches, au Brésil.

GUAINUMU s. m. (guè-nou-mou). Crust. Syn. de GUAFFINUM.

GUAINVILLE, village et comm. de France (Eure-et-Loir), cant. d'Anet, arrond. et à 23 kilom. de Dreux; 565 hab. Ruines imposantes d'une forteresse du XVe siècle et de l'ancien prieuré de Saint-Germain-le-Gaillard. Beau parc et château de Primart. Vestiges d'un village détruit au XVIe siècle.

GUAIRAS, peuple indigène de l'Amérique du Sud. V. GOAHIROS.

GUAIRO interj. (ghuè-ro). Fauconn. Cri par lequel on avertit le fauconnier que la perdrix est levée, et qu'il doit lâcher l'oiseau.

GUAIS adj. m. (guè). Pêche. Qui n'a ni laite ni œufs, en parlant du hareng : *Hareng* GUAIS.

GUAITECA (golfe de), golfe formé par le grand Océan austral, sur la côte O. de l'Amérique du Sud, au S. du Chili et au N.-O. de la Patagonie, long de 135 kilom. sur 80 kilom. de largeur. Il contient plusieurs îles de l'archipel Chiloé et l'archipel de Los Chonos. Les principales rivières qui s'y jettent sont le Rio-de-los-Rabudos et l'Estero-de-la-Palma.

GUAJAHU, rivière du Brésil. Elle descend de la montagne du Nègre, traverse des terrains marécageux où l'on cultive le riz, arrose les villes de Guajahu, Codo et Chapoda, et se jette dans le Mearim, en amont de la ville de ce nom. Elle est navigable pour de petites embarcations.

GUAJARA, rivière du Brésil, affluent du Tocantin (rive droite). Elle forme à son embouchure une large et profonde baie, sur laquelle se trouve la ville de Belem, capitale de la province de Para.

GUAJARABA s. m. (goua-ia-ra-ba). Bot. Espèce de palmier du Mexique.

GUALA-BICHIERI (Jacques), cardinal italien, né à Verceil vers 1180, mort à Rome en 1227. Il appartenait à une des premières familles de sa ville natale. Chanoine à vingt et un ans, il reçut, en 1205, pendant un voyage qu'il fit à Rome, le chapeau de cardinal des mains d'Innocent III et gagna toute la confiance du pontife. Après avoir mis fin à la guerre entre Florence et Sienne (1207), il se rendit, l'année suivante, en France, en qualité de légat, avec la mission de réformer les mœurs du clergé. En 1211, il parvint à réconcilier Philippe-Auguste avec sa femme, Ingelburge, puis soutint les droits de Henri III au trône d'Angleterre, contrairement aux prétentions de Louis, fils de Philippe-Auguste (1216), se rendit dans ce pays, et fit proclamer le jeune Henri, dont il devint le tuteur et le gardien. Pendant les deux années qu'il resta en Angleterre, il fit, de concert avec le grand maréchal Pembroke, respecter l'autorité royale, et déploya une grande énergie. De retour en Italie (1219) avec 11,000 marcs d'argent, que lui avait donnés Henri III, il fonda à Verceil le monastère de Saint-André et un hôpital de 200 lits. Le cardinal Guala fut ensuite chargé par le pape Honorius III de réformer le clergé de Lombardie, puis de se rendre auprès de l'empereur Frédéric II pour le pousser à faire une croisade. Malgré toute son éloquence, il échoua dans cette mission, et revint en Italie, où il fonda l'université de Verceil.

GUALANDI (Michel-Ange), littérateur italien, né à Bologne en 1793. Il descend d'une ancienne famille de Pise, dont le Dante parle dans le XXXe chant de l'*Enfer*. Possesseur d'une grande fortune qui lui permettait de se livrer entièrement à ses goûts, il voyagea en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, et forma une riche collection d'œuvres d'art, de livres, d'autographes, de documents, qu'il a réunis dans le palais Fava à Bologne. Gualandi a publié, sous le titre de *Memorie originali italiani risguardanti le belle arti* (Bologne, 1840-1847, 4 vol.), une intéressante série de pièces originales qui éclaircissent plusieurs points obscurs de l'histoire de l'art. Il a donné ensuite : *Nuova raccolta di lettere sulla pittura, scultura ed architettura* (Bologne, 1844-1845, 2 vol.), recueil qui complète le précédent; *Tre giorni in Bologna* (1850), agréable guide de Bologne; *le Porrettane* (1850, in-4°), lettres artistiques à un ami; notice sur *Ugo da Carpi* (1854); *Notice sur Victoire Jaquotot* (1854). M. Gualandi a donné, en outre, de nombreux articles à l'*Archivio storico italiano*.

GUALBERT (Jean), fondateur de l'ordre de Vallombreuse. V. JEAN-GUALBERT (saint).

GUALDIM-PAES (dom), grand maître de l'ordre du Temple, né à Braga (Portugal), mort en 1195. Il se signala par le courage qu'il déploya contre les Sarrasins, prit une part active à la conquête de Santarem (1147), se rendit ensuite en Palestine, où avait lieu la deuxième croisade, assista au siége d'Ascalon (1155), et, après un séjour de cinq ans en Palestine, retourna en Portugal. Devenu grand maître de l'ordre du Temple, il fonda, en 1160, le vaste monastère fortifié de Thomar (Portugal), fut chargé en 1169 par le roi Alphonse-Henriquez de la défense de l'Alentejo, accrut considérablement la puissance et la richesse de son ordre, et fut attaqué, en 1190, dans sa forteresse de Thomar, par une armée de Sarrasins, commandés par Jacoub, fils d'Abu-Joussouf. Malgré le nombre des ennemis, Gualdim-Paes fit une sortie avec ses chevaliers, et leur attaque fut si impétueuse que les Maures s'enfuirent en désordre. C'est à Thomar, où l'on voit encore les plus anciennes peintures qui aient été exécutées en Portugal, que Gualdim-Paes termina ses jours.

GUALDO-PRIORATO (Galeazzo), comte de Comazzo, homme de guerre, diplomate, et l'un des plus féconds historiens de l'Italie, né à Vicence en 1603, mort en 1678. Il fit ses premières armes en Hollande, sous Maurice de Nassau, assista au siége de La Rochelle, combattit les Suédois sous Waldstein, pendant la guerre de Trente ans, servit ensuite et successivement la Bavière, la France, Venise, Christine de Suède, l'empereur Léopold, soit comme militaire, soit comme diplomate, fut fait chevalier de Saint-Michel de France et de Saint-Marc de Venise, noble romain par le pape, devint premier gentilhomme de la reine Christine, reçut de Léopold Ier les titres d'historiographe et de conseiller aulique et finit par se retirer à Vicence, où il termina ses jours. Au milieu d'une existence si active et si agitée, il trouva encore le temps d'écrire en italien une multitude d'ouvrages historiques du plus haut intérêt, notamment : *Histoire des guerres des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III et du roi Philippe IV contre Gustave-Adolphe et Louis XIII, de* 1630 *à* 1635 (Venise, 1640); *l'Homme de guerre prudent et politique* (Venise, 1640); *Histoire de la vie d'Albert Waldstein, duc de Friedland* (1643); *Histoire des révolutions et mouvements de Naples en* 1647 *et* 1648 (Paris, 1654); *Histoire des révolutions de France sous le règne de Louis XIV* (Venise, 1655); *Théâtre des hommes illustres d'Italie* (Venise, 1659); *Vie du cardinal Mazarin* (1632), traduite en français; *Histoire du ministère du cardinal Mazarin* (Cologne, 1669, 3 vol. in-12, trad. en français, 1669); *Histoire de Léopold* (Vienne, 1670-1674, 3 vol. in-fol.); *Histoire de Ferdinand III* (Vienne, 1672, in-fol.), etc., etc.

GUALIOR, ville de l'Indoustan anglais. V. GOUALIOR.

GUALTÉRIE s. f. (goual-té-rî). Bot. Syn. de GAULTHÉRIE.

GUALTERIO (Philippe-Antoine), cardinal et érudit italien, né à San-Quirice-de-Fermo en 1660, mort à Rome en 1728. Elevé par les soins de son grand-oncle, le cardinal Gualterio, il se fit recevoir docteur en droit et en philosophie à dix-neuf ans, fut nommé, vers 1684, prélat récipiendaire de l'une et l'autre signature, puis devint successivement gouverneur de San-Severino, d'Iesi, de Loretto, vice-légat d'Avignon, nonce en France (1700), évêque d'Imola, puis de Todi, légat *a latere* à Ravenne et dans la Romagne. Gualterio reçut le chapeau de cardinal en 1706. Pendant son séjour en France, il s'était lié avec les principaux savants et avait formé une belle collection de manuscrits précieux, de médailles, etc. Le navire qui les transportait périt en mer. Avec ces richesses littéraires furent engloutis de nombreux documents que Gualterio avait réunis pour écrire une histoire universelle. Lorsqu'en 1708 les impériaux pénétrèrent dans Ravenne, ils pillèrent le palais du légat, dont l'attachement à la France était bien connu. Gualterio retourna alors à Paris, reçut de Louis XIV l'abbaye de Saint-Remi de Reims et fut pourvu plus tard, par le régent, de la riche abbaye de Saint-Victor de Paris.

GUALTERIUS, historien français du XVIe siècle. V. GAULTIER.

GUALTERUZZI (Charles), littérateur italien, né à Fano vers la fin du XVe siècle, mort après 1569. Envoyé fort jeune à Rome, il entra en relation avec les cardinaux Sadolet, Polo, Bembo et autres savants de l'époque, et obtint un emploi dans la chancellerie romaine. Le cardinal Bembo le choisit pour son exécuteur testamentaire et le chargea de publier quelques-uns de ses écrits. Gualteruzzi a édité les *Prose*, les *Lettere*, l'*Historia veneta* (1551) de Bembo, et *Libro di novelle e di parlar gentile* (1525), recueil de nouvelles d'auteurs inconnus. On n'a de lui que des lettres, dont plusieurs ont été publiées dans les collections des *Lettere volgari*.

GUALTIERI, ville d'Italie, dans l'ex-duché de Modène, prov. et à 20 kilom. N. de Reggio; 4,500 hab. Belle place publique; églises ornées avec goût.

GUALTIERI, peintre italien, né à Padoue, vivait dans la seconde moitié du XVIe siècle. Il a exécuté dans la grande salle de l'université de sa ville natale, en collaboration avec Stefano dell' Arzere et Domenico Campagnola, des fresques représentant des hommes illustres et des souverains dans des proportions colossales. Ces fresques, plus remarquables par le coloris que par le dessin, sont encore parfaitement conservées. Gualtieri a peint, en outre, treize figures allégoriques de grandes dimensions dans l'escalier du palais Venezze, à Padoue.

GUALTIERI (Nicolas), médecin et naturaliste italien, né en 1688, mort en 1747. Il fut professeur de médecine à Pavie et premier médecin des Médicis. Il a publié, sur une collection de coquilles qu'il possédait, un bel ouvrage intitulé : *Index testarum conchyliorum* (Florence, 1742, in-fol., avec 110 planches).

GUALTIERI (Giovanni), peintre italien. V. CIMABUÉ.

GUAM, GOUAHAM ou **SAN-JUAN**, île de l'Océanie, dans le grand Océan équinoxial, la plus grande de l'archipel des Mariannes, par 13° 28' de lat. N. et 142° 26' de long. E. Elle a 200 kilom. de périmètre et une population de 5,500 hab. Ch.-l., San-Ignazio-de-Agaña. Elle est presque entièrement environnée de rochers de corail; mais l'intérieur est fertile et bien arrosé. On y récolte du riz en abondance, des céréales, des légumes, des fruits, du coton et du tabac. Les naturels sont doux et hospitaliers; ils aiment la danse et la musique et sont très-habiles dans les arts mécaniques, surtout dans la construction des pirogues. Cette île fut découverte par Magellan en 1521.

GUAMA, rivière de l'Amérique du Sud, dans le Brésil, prov. de Para. Elle prend sa source dans le pays des Topinambous, et se jette dans le Tocantin à Para, après un cours de 450 kilom.

GUAMACHUCO, ville de l'Amérique du Sud, dans le Pérou, département de Libertad, ch.-l. du district de son nom, à 440 kilom. N.-O. de Lima, sur un plateau des Cordillères et sous un climat très-rude; 2,800 hab. Mines d'or et d'argent. ‖ Le district de Guamachuco mesure 130 kilom. de longueur sur 100 kilom. de largeur et renferme une population de 40,000 hab., qui se livrent à l'agriculture, à l'éducation du bétail et à l'exploitation de quelques riches mines d'or, d'argent, de fer, de plomb et de soufre. Le sol est accidenté et traversé par le chaînon occidental des Cordillères.

GUAMAJACU-ATINGA s. m. (goua-ma-ia-kou-a-tain-ga — mot brésil.). Ichthyol. Syn. de LOMPE.

GUAMAJACU-GUARA s. m. (goua-ma-ia-kou-goua-ra — mot brésil.). Ichthyol. Nom vulgaire d'un diodon appelé aussi HÉRISSON ou PORC-ÉPIC DE MER.

GUAMANGA, ville et district du Pérou. V. HUAMANGA.

GUAMANI, partie de la Cordillère des Andes, Amérique du Sud, entre la république de l'Equateur et le Pérou, sur les frontières des provinces de l'Assuay et de Truxillo. C'est un des points culminants des Andes. Hauteur, 5,400 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

GUAN s. m. (gouan). Ornith. Un des noms vulgaires du marail.

GUANA s. f. (goua-na). Erpét. Un des noms vulgaires de l'iguane : *Les* GUANAS, *crocodiles des Antilles, erraient sur les savanes et les rochers.* (Viennet.)

GUANABACOA, ville de l'île de Cuba, sur une petite anse de son nom formée par la mer des Antilles, dans le départ. de l'Ouest, à 4 kilom. S.-E. de la Havane; 6,700 hab. Source minérale et bains.

GUANABANE s. f. (goua-na-ba-ne). Bot. Arbre du genre anone ou corossol.

GUANAC s. m. (goua-nak — du péruvien *huanaco*, même sens). Mamm. Nom d'un mammifère ruminant du genre lama, type sauvage des lamas domestiques. ‖ On dit aussi GUANACO.

— **Encycl.** Le *guanac* n'est pas une espèce distincte, mais bien le type sauvage du lama, dont l'alpaca n'est peut-être qu'une variété. Sa taille est un peu plus forte, son dos arqué, sa queue pendante; son pelage est châtain uniforme; la tête et les jambes sont peu fournies de poils. La longueur totale du *guanac* atteint près de 2 mètres; sa hauteur, environ 1m,50. Ce ruminant habite les Andes de la Bolivie et du Chili; il se tient à des altitudes moyennes, bien qu'il descende volontiers dans les plaines; on le trouve encore assez communément dans les déserts de l'Amérique australe. Il vit en troupes nombreuses; plus fort, plus vif, plus léger que le lama domestique, il court comme le cerf et grimpe comme le chamois sur les rochers les plus escarpés. Il recherche de préférence les régions froides et les versants septentrionaux; souvent il s'élève et séjourne au-dessus de la ligne des neiges et voyage volontiers dans les glaces. Les *guanacs* sont vifs, remuants et très-craintifs; ils se réunissent souvent au nombre de deux à trois cents individus; lorsqu'ils aperçoivent l'homme, ils le regardent avec une sorte d'attention, sans marquer d'abord ni crainte ni plaisir; bientôt ils manifestent de l'étonnement, soufflent des narines et hennissent à peu près comme les chevaux; enfin ils prennent tous ensemble la fuite vers le sommet des montagnes. On fait au *guanac* une chasse acharnée pour avoir sa toison, bien qu'elle soit courte, dure et ne puisse servir qu'à faire des tissus grossiers. On fait des manteaux avec sa peau, et sa chair est recherchée par les Indiens. V. LAMA.

GUANAHANI (île), île de l'Amérique anglaise. V. CAT.

GUANAPARO, rivière de l'Amérique méridionale, république de Venezuela. Elle naît au S. de Truxillo, coule d'abord au S., puis à l'E. en décrivant de nombreux contours, et se jette dans la Portuguesa, par 8° 15' de lat. N., et par 68° 3' de long. O.

GUANARE, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, département de l'Orénoque, province de Varinas, ch.-l. de district, dans une plaine fertile, sur le Rio-Guanare, à 415 kilom. S.-O. de Caracas; 12,000 hab. Commerce de bétail et de mulets. On y remarque plusieurs églises, dont une, celle de Notre-Dame-de-Comorato, est un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

GUANAXUATO ou **GUANAJUATO**, ville du Mexique, ch.-l. du département de son nom, à 253 kilom. N.-O. de Mexico, par 31°0'15" de lat. N., et par 103° 15' de long. O.; environ 50,000 hab., et 90,000, dit-on, avec les faubourgs. Cette ville est située au cœur d'une chaîne de montagnes abruptes, à 8 kilom. environ de la plaine. On y arrive par une gorge sinueuse à laquelle les habitants du pays ont donné le nom de *Cañada de Marfil*. Guanaxuato doit son importance aux mines d'or et d'argent que l'on exploite dans ses environs. Ses rues sont étroites, tortueuses, souvent en pente abrupte. Les maisons, échelonnées au pied des hauteurs, ont parfois un étage de plus d'un côté que de l'autre. Les places sont petites, irrégulières, mais assez jolies. « Les Mexicains, dit M. E. Vigneaux, qui ne comprennent une ville que largement étalée au milieu d'une plaine, se complaisent par trop à affirmer que Guanaxuato est fort laide; c'est une erreur. J'y ai admiré de belles maisons en pierre de taille, à plusieurs étages, étalant tout le luxe moderne de la serrurerie et de la menuiserie, et de mine vraiment princière; de très-jolis magasins, des églises monumentales, trop resserrées il est vrai, en général, pour qu'on puisse les admirer dans leur ensemble. Le monde se presse dans les rues, et beaucoup de gens ont l'air effaré, circonstance qui suffirait à elle seule pour donner un cachet d'originalité à cette ville, au centre du Mexique. »

Guanaxuato fut fondée en 1544, et c'est vraisemblablement à cette époque que l'on découvrit les premiers minerais d'argent. C'est en 1860 que l'on attaqua le Vetamadre, merveilleux filon, le plus riche et le plus étendu peut-être du monde entier. En 1760, Obregon commença à explorer sérieusement le filon de Valenciana, dont l'exploitation donna des produits immenses et contribua pour une large part à la prospérité de Guanaxuato. La population de cette ville s'élevait en 1803, d'après de Humboldt, à 41,000 hab.; celle des mines d'alentour était de 30,000 environ.

GUANAXUATO (DÉPARTEMENT DE), division administrative du Mexique. Le département ou Etat de Guanaxuato, l'un des plus petits, mais en revanche l'un des plus peuplés du Mexique, occupe le plateau d'Anahuac, entre les départements de San-Luis-de-Potosi au N., d'Aguas-Calientes et de Michoacan à l'O. et au S., le Valle de Mexico et le département de Queretaro à l'E. On évalue sa superficie à 31,914 kilom. carrés, et sa population à 729,000, dont 180,000 Indiens. Ch.-l. : Guanaxuato; villes principales : Silao, Celaya, Irapuato, San-Miguel, Allende. Du S.-E. au N.-O., cette contrée est traversée par la sierra de Guanaxuato, qui atteint, au mont de Villapando, 3,150 mètres de hauteur, et, sur d'autres points, 3,000 mètres. Le versant S.-O. est célèbre par ses gîtes argentifères, regardés comme les plus riches de la terre. Les produits du sol du département de Guanaxuato, malgré l'état déplorable de l'agriculture, suffisent aux besoins de ses habitants. Les céréales et les légumes de l'Europe croissent à souhait sur tous les points. L'élève des chevaux, des mulets, des bœufs, des porcs et des chèvres y donne les meilleurs résultats. Quant aux produits manufacturés, ils consistent surtout en étoffes grossières, chapeaux, articles de sellerie et de carrosserie et en objets d'orfévrerie.

GUANCABAMBA, ville de l'Amérique méridionale, république de l'Equateur, à 260 kilom. S. de Cuença, sur la rivière du même nom et la frontière du Pérou, à 2,000 mètres d'altitude. La rivière qui la baigne prend sa source sur le versant oriental des Andes, coule d'abord au S., puis à l'E.-N.-E., et se jette dans le Morñon, à 46 kilom. S.-S.-O. de Jaen-de-Bracamoros, après un cours de 170 kilom., interrompu par de nombreuses chutes d'eau.

GUANCABELICA, ville du Pérou, département d'Ayacucho, ch.-l. de la prov. de son nom, à 159 kilom. E.-S.-E. de Lima, dans une vallée des Andes; 5,166 hab. Elle est située à une assez grande altitude et l'air y est excessivement froid et pénétrant. Aux environs existent un grand nombre de mines d'or et d'argent. ‖ La province a une longueur de 218 kilom., sur une largeur de 168 kilom., et renferme une population de 35,000 hab. Elle est arrosée par la Jauga et ses affluents; on y récolte du blé, du maïs et des pommes de terre. Elle abonde en excellents pâturages, qui nourrissent un grand nombre de bêtes à cornes et de moutons, dont la laine est fort estimée.

GUANCHACO, village maritime du Pérou, département et à 9 kilom. O. de Truxillo, sur le grand Océan. Petit port de relâche pour les bâtiments qui vont de Lima à Panama.